

exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

103

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *La persistance du temps*..... 5

Des textes de

Madeleine Monette, *Instant qui nous tient*
suivi d'*Un ruban de mer*..... 7

Pedro López Adorno, *Un aimant et autres poèmes*..... 13

Michel Pleau, *En ce moment le ciel*..... 19

Maria Grazia Calandrone, *Nous étions faits de stupeur*
Dix fragments sur l'évolution..... 25

Daniel Leblanc-Poirier, *Sacré coeur de plasticine*..... 39

Jean Perron, *Suite inédite*..... 45

Guy Marchamps, *Ailes de carton*..... 57

Dialogue

Nous écrivons encore demain!

Les lauréats du prix Geneviève-Amyot 2021

Avec des poèmes de:

Marie-Hélène Voyer, Bruno Lemieux, Rose Saudrais
et Alycia Dufour..... 73

exit

revue de poésie

103

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.S.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Compographie: Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce périodique est subventionné par le gouvernement du Canada, par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP).

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021
Bibliothèque et Archives Canada, 2021

ISSN : 1203-1267

La persistance du temps

*on n'entre pas dans le désir
on l'observe*

CAROLE FORGET

*D'un cri
le silence occupe ce lieu
inédit.*

JEAN ROYER

*tu écris sans savoir pourquoi
une contre-langue*

ANDRÉ ROY

Sommes-nous arrivés à l'heure des montres molles du célèbre peintre catalan? On ne sait pas, mais chose certaine, le temps est devenu, sinon une notion élastique, à tout le moins un concept à repenser. Dans l'ère qui nous gouverne, nous repoussons sans cesse les échéanciers de la vie pratique pendant que notre propre date de péremption, elle, stagne. Il y a un décalage. Et c'est peut-être cet écart temporel et ce lâcher-prise sur le sablier habituel qui poussent plusieurs créateurs à s'inspirer du temps plus que jamais. À même les titres de ce numéro, on retrouve les mots « instant » et « moment », mais aussi un titre, révélateur, à l'imparfait (« Nous étions faits ») et deux autres impliquant des matières différentes de celles, naturelles, que la nature impose. Ainsi, on se retrouve avec un « cœur de plasticine » et des « ailes de carton », ce qui, somme toute, nous aide à nous envoler et à retrouver une certaine naïveté. Ce qui participe aussi de la fabrication au sens noble : le côté artisanal rejoint l'artistique.

C'est avec plaisir que l'on vous invite à lire les textes de Madeleine Monette, qui publie « Instant qui nous tient suivi d'Un ruban de mer », une suite de textes inspirés de l'artiste en arts graphiques Maria Desmée, dont nous ne pouvons malheureusement reproduire les œuvres ici, puis les textes de Pedro López Adorno, coiffés du titre « Un aimant et autres poèmes » (et traduits de l'espagnol par Françoise Roy). Vient ensuite Michel Pleau avec « En ce moment le ciel », puis Maria Grazia Calandrone, qui vit à Rome, avec « Nous étions faits de stupeur / Dix fragments sur l'évolution »,

dans une traduction d'Antonella D'Agostino et Francis Catalano. On lira ensuite « Sacré cœur de plasticine » par Daniel Leblanc-Poirier, un fidèle habitué de nos pages. L'écrivain, musicien et artiste visuel Jean Perron poursuit avec une « Suite inédite », puis on termine avec Guy Marchamps et sa suite « Ailes de carton ».

La section Dialogue de la revue pour ce numéro, intitulée « Nous écrivons encore demain! – Les lauréats du prix Geneviève-Amyot 2021 », regroupe quant à elle les poètes du prix Geneviève-Amyot 2021. Les honneurs reviennent cette année à Marie-Hélène Voyer (1^{er} prix), Bruno Lemieux (2^e prix), Rose Saudrais (3^e prix) et Alycia Dufour (mention), dont nous présentons ici les textes. Alycia Dufour publie « La nuit est faite pour les petites filles folles », Rose Saudrais nous présente « Fausse coupe », Bruno Lemieux donne à lire « Nos marées intérieures », et Marie-Hélène Voyer nous offre « Sous les combles », titre qui a inspiré Alain Reno pour la page couverture du n° 103 d'*Exit*. Encore une fois, notre association avec Le bureau des affaires poétiques (qui organise ce concours) permet de regrouper et de lire de beaux et intéressants textes qui se glissent à merveille dans nos pages. Le mariage avec la section régulière du numéro est, à notre avis, très harmonieux.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Madeleine Monette

*Instant qui nous tient
suivi d'Un ruban de mer*

Romancière, nouvelliste et poète, Madeleine Monette reçoit en 1980 le Prix Robert-Cliche décerné par le Salon international du livre de Québec, pour son premier roman *Le Double suspect*. Paraissent ensuite *Petites violences* (1982); *Amandes et melon* (1991) qui est sélectionné pour le Prix Molson de l'Académie des lettres québécoises et le Prix des libraires Edgar-Lespérance; *La Femme furieuse* (1997) qui est en lice pour le Prix Marguerite Yourcenar aux USA, le Prix France-Québec Philippe-Rossillon en France, le Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec et le Grand Prix des lectrices de Elle Québec, et *Les Rouleurs* (2007). De nombreux essais et thèses sur les romans de Madeleine Monette paraissent au Québec et à l'étranger, dont un ouvrage collectif intitulé *Relectures de Madeleine Monette* (Summa Publications, USA, 2000) et un dossier spécial dans la revue *Lettres québécoises* (numéro 133). On trouvera également un entretien en profondeur avec Madeleine Monette et un essai sur ses romans dans *La violence au féminin* (Éditions de la Transparence, Paris, 2011). Madeleine Monette est membre du P.E.N. American Center de New York, du Centre québécois du P.E.N. et de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois. En 2007, elle a été reçue à l'Académie des lettres du Québec. Elle est membre du Parlement des écrivaines francophones fondé en 2018 à Orléans.

L'instant qui nous tient

au sortir d'une boue
de nuit dormante

le regard est actif

il s'attache aux noirs
qui exhalent la lumière
comme ils rendraient
de l'eau des soupirs
en un tour de tête
formes balayées arrêtées
il fait venir l'instant
qui nous tient

l'œil crée ce qu'il voit

instant concret
ou vécu du tableau

un geste s'amorce rond

l'élan sans illusions
n'enferme pas l'œil
une planète s'échappe

au bout de la spatule
abandonns vifs et confiants

le cercle bondit
en manque d'étincelles
de ratures volantes

une voyelle s'ouvre
sans appeler la couleur
o noir ou gris en suspens

la pupille blanche regorge
d'un bouillon primitif
essences discordantes

de sel et d'huile
dans l'eau

Un ruban de mer

loin des villes effritées
falaises de ruines sèches
où il ne reste rien d'eux
d'il y a des siècles ou d'hier

après les nuits suspendues
dans l'impact des bombes
les corps contre terre
résignés dans le sens de la course

après les prisons hurlantes
les marches interminables
dans la cruauté des paysages
l'horizon saute!

le ciel déchiré glisse
de part et d'autre
il cède sous le fracas inondé

demain les nénuphars
de débris flottants

le chemin du large
un ruban d'eau à suivre
illusion de plein bleu

après les mensonges les viols
l'asphyxie dans les camions
ce chemin porteur de la mer
se creuse en entonnoir

ils respirent l'air froid de l'eau
au fond l'air épais de sa boue
voyage de loques mouvantes
le rêve liquide pèse lourd
sous le chalutier éclaté

cris blancs dans les bulles
où la mer contient le ciel

les derniers souffles
remontent à la surface
ratures croisées de marécages
la mer déchirée a glissé
de part et d'autre
plus jamais l'heure bleue

Pedro López Adorno

Un aimant et autres poèmes

Traduction de Françoise Roy

Pedro López Adorno (1954). Portoricain. Poète, critique, anthologiste et romancier. Il a été professeur de littérature de 1980 à 2012. Auteur de dix-sept livres, dont les plus récents sont *Arte de ceniza. Poesía escogida (1991-1999)* (2004), *Opera ardiente* (2009), *Terapia perpetua* (2018), *Arca de la desmesura* (2019) et *Versión del que surgía* (2020). Ses poèmes figurent dans d'importantes anthologies de poésie latino-américaine.

Poète, traductrice, prosatrice et photographe, Françoise Roy est née et a grandi au Québec, mais vit à Guadalajara, Mexique, depuis 1992. Elle a publié plusieurs recueils de poésie, un livre d'essais et trois romans (en français ou en espagnol). Elle a remporté plusieurs prix nationaux et internationaux pour son œuvre. Elle a participé à des festivals littéraires et a été artiste en résidence dans quatre continents. Elle a traduit plus de soixante-dix livres.

Un aimant

Comme tout est crédible dans l'imperfection ! comme
est décisive l'avancée de son faux pas !

Si l'on décide d'entendre passer les nuages et la langue,
tremblement redoutable, elle se change
en virginité qui empoisonne.

Comme tout est évitable dans l'imperfection !
Si l'on décide de parler le souffle
est vocation de fumée.

Comme est imparfaite la translation de la tendresse à la
beauté !

Les vagues déferlent, méthodiques.
Le moment présent est un ravin ; l'ici
une obscurité qu'on dénomme histoire.

Nous sommes venus plonger, accablés.
Effarés.

Piscines de splendeur. Lois
de l'attraction dans le vide.

Tableau

L'après-midi est un écheveau de grisaille. La ville
dans le miroir trébuche contre le givre.

La nuit venue, on voyage du mieux qu'on peut.

Le lendemain, l'air fait la chasse aux nuages
comme le chat poursuit les écureuils au jardin.

Chasseur dont l'infortune imite le couche-tard
qui à la fenêtre compte les plumes
farouches sur les branches.

«La rafale que nous pourrions être.» Il y pense
et les résidus se dispersent.
Alarmes. Avenues. Incendie
qui fait acte de présence
dans le faste d'une Madison Avenue
12 décembre, Au Bon Pain, hypocrite et ensoleillée.

Il contemple le voyage du mieux qu'il peut. Son for intérieur
bâille. Café extase la promenade
transparente. Le progrès
de l'être dans l'être en soi : bêtise
d'ascenseurs et d'isolaires. La passion
du désenchantement. L'oreille dans l'oubli.

L'après-midi batifole
dans sa piscine de grisaille. La ville
se bute contre le givre du miroir.

On arrive du mieux qu'on peut à la nuit :
rafale, chat, écureuil, branche,
jardin, extase, bâillement.

L'incendie est brouhaha,
et la fugue.

Extrait de *Versión del que surgía* (2020)

Je veux pour mon éternité

(J'y crois)

l'insomnie qu'éventent les oiseaux lorsqu'ils rêvent de
souveraineté sur les branches de l'abîme.

Avec cette nuance de fugue dans l'infranchissable je serai
broussailles de nuages contre le ciel.

Tempêtes de sable à même le rêve

Comme un dromadaire, je me protège les yeux. La sécheresse de ne pas te voir est une galaxie qui explose.

La distance favorable à l'embellissement augmente
la lentille de l'urgence
à te définir et même si cela prend un air d'hyperbole les
milliers d'années-lumière qui à l'intérieur de ton
corps sont mesure elle change d'orientation les éclats
interdits.

Syndrome de l'aiguille, tes yeux percent l'Icare cherchant
un abri sous mes paupières.

Aveugle, je vais à ta rencontre. Dromadaire entre
l'espace-temps de ton dos et la courbure de la lumière.

Que servent de réconfort les tempêtes de sable soulevées
à même le rêve.

Il a envie de chevaucher

Il tient caché dans son armure l'espoir de revenir au poème.

La voix n'est que néant
opéra insatiable l'absence.

Il va seul (parmi des milliards) au concert mais la musique
– clairvoyance et fuite – oriente son arythmie vers un
autre futur.

Il a envie de chevaucher dans les airs à midi.

D'écouter l'appel des feuilles derrière le trille d'un éclair.

Croire que dans cette alliance tout revient au poème.

(Trois poèmes du livre inédit *Fugitivo Edén*)

Michel Pleau

En ce moment le ciel

Michel Pleau est originaire du quartier Saint-Sauveur à Québec. Il y a près de 30 ans, il publiait son premier recueil. Depuis, il ne cesse d'apprendre à lire et à écrire de la poésie. Il a reçu le Prix du Gouverneur général 2008 pour *La lenteur du monde* publié aux Éditions David. Ses recueils ont aussi été publiés par les Écrits des Forges et les Éditions du Noroît. Il aime les livres et fouiller dans les librairies d'occasion.

*quelles fenêtres faut-il ouvrir
pour traverser les apparences*

JEAN-FRANÇOIS MATHÉ

ce matin
la lumière entre par la fenêtre
sans casser les carreaux

dehors
je devine une maison
qui n'était pas là hier

comme si le sommeil
fragment par fragment
avait soulevé une présence
que le soleil n'effacerait pas

•

dans la transparence d'une pluie d'avril
les plaies mouillées des arbres

je ne sais plus ce que je sais
le temps se déplace de quelques mots

enfant déjà
je tutoyais le ciel renversé

même mes larmes
connaissaient l'angle mort
des lampes dans les poitrines

j'entendais encore la cassure
la flamme
la folle fatigue d'être
seul
sous l'averse

je pressais le pas
vers le premier soleil venu
buvais à même
la pulpe de l'aube

je savais déjà me relever
dans la mémoire
errante

le jour avait commencé
par le frottement de deux pierres

elles sont encore en moi

•

et voici concassés
les nuages de vitre
le soleil éraflé
le retard de l'orage à devenir poème
dans la moindre maille des mots

au centre feu de la foudre
je confonds le cœur
et l'érosion des phrases
la limaille de l'ombre
sur le trottoir

je reviens au froissement tout simple
du paysage

comment ne pas tomber
d'un seul côté des choses

derrière la pluie
un bâtiment s'enlise
j'écoute jusqu'au bas de la page
la chute de chaque mot

il aura suffi de remettre
dans le bon ordre
la parole et mon âge

ce matin le ciel
est l'extrait
d'un ciel entrevu
il y a longtemps

•

ciel rongé de rouille
ciel que les bêtes ruminent

je ne sais pas répondre à mes souvenirs

ciel de l'enfance
je tombe plus souvent maintenant

ciel où se taire
ciel qui ferme les yeux
ciel de paresse
dans mille flaques d'eau

ciel maison de l'air

ciel de colloques
ciel assis autour de la table
ciel de marguerites aussi
je n'ai plus mon âge

la solitude est une auberge
où personne ne s'arrête

ciel j'aime t'attendre
en fermant les yeux
et retrouver ta voix

les poutres sont usées
mais tiennent tout ensemble

•

ciel d'arbres
que j'entends craquer

quelqu'un là-haut fait les cent pas

ciel que l'on retrouve
à la fin d'un film
ciel plus lent
et qui renverse
la division parfaite du monde

ciel qui m'abandonne
et que je terminerai demain

chiffon de nuages
ciel toujours de retour
que j'interroge

après l'horizon
un étrange oiseau trébuche en soi

sommes-nous seulement le seuil
de quelques lieux habités
qu'un instant parfois arrache à la lumière

je ne demande au ciel
qu'un peu de présence
un regard peut-être

ciel à venir
si maigre et si perdu
ne t'arrête pas
même les chiens t'appellent



ciel que l'on ramasse
à la fin de la journée
comme un jouet dans le bac à sable

ciel là-bas emmêlé
à travers les branches
et qui se repose

ciel qu'un enfant veut saisir
ni fenêtre ni miroir
mais peau très mince
d'un autre monde

Maria Grazia Calandrone

*Nous étions faits de stupeur
Dix fragments sur l'évolution*

Traduction d'Antonella D'Agostino
et de Francis Catalano

Polygraphe et artiste visuelle, Maria Grazia Calandrone est née à Milan en 1964 et vit à Rome. Elle a entre autres publié les recueils de poésie, *Gli Scomparsi. Storie da Chi l'ha visto?* (2016 – prix Dessì), *Serie fossile* (2015 – prix Marazza et Tassoni), *Sulla bocca di tutti* (2010 – prix Napoli), et *La scimmia randagia* (2003 – prix Pasolini Opera Prima), et en prose, *Splendi come vita* (2021 – finaliste au prix Strega) et *Un altro mondo, lo stesso mondo. Una riscrittura del Fanciullino di Giovanni Pascoli* (2019 – Prix spécial du jury Carlo Bo) puis a signé deux essais.

Antonella D'Agostino est née à Rome où elle a été adjointe à la direction du Centre académique canadien en Italie et vit à Montréal depuis 1989. Diplômée en littérature française et traduction de l'Université McGill, ses traductions et révisions ont paru dans plusieurs livres et revues.

Francis Catalano a fait paraître plusieurs livres dont le recueil de nouvelles *Qu'il fasse ce temps* (Druide, 2020) et l'essai *L'origine du futur* (Éditions Mains libres, automne 2021). Poète, il a remporté le prix Québecor du 26^e Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Il a aussi traduit des textes de plusieurs auteurs dont Eduardo Sanguinetti et Nanni Balestrini. Sa traduction de Valerio Magrelli, *Instructions pour la lecture d'un journal* (Écrits des Forges/Phi, 2005), lui a valu le prix John-Glassco.

1. verbe

originellement la parole
aida l'une des diverses espèces préhumaines à former de
petites sociétés et à s'orienter dans le monde :

ce fut un geste de compassion qui agissait sur la biologie
en fixant dans le larynx d'une espèce deux plumes vocales
blanches

originellement la parole
fut un geste moral de la biologie

à l'endroit où s'est détaché le singe de l'arbre il n'y a ni sang
ni douleur
mais l'empreinte morale d'une parole

2. élévation

je vois une profusion de blé et de joie
et un désir ému de vivre
dans la chair qui broute
au fond du cratère
parmi les grands reptiles
ou flottant sur les perchoirs du ciel
avec des voiles de calcaire
à la surface inférieure des ailes

certaines figures à quatre pattes
adoptent la station debout pour voir le danger par-delà
les herbes hautes
d'autres moins superbes
certains animaux blancs tranquilles,
pareils à des chèvres, continuent à ruminer
et la nature les travaille en dedans comme le sang terrestre
travaille les veinures du marbre. ils semblent distraits,
mais ils communiquent à travers le sang

leur obéissance consiste
dans l'appartenance à la neige
qui exalte la saveur du sang

ceux-là qui se dressent debout dans la préhistoire seront
humains: dénaturés et étrangers
ils sont l'espèce
consciente du temps
qui pousse hors de l'herbe

je vois combien nous ressemblions à la terre. puis
aux chèvres. enfin
nous voici histoire, nous voici temps
et crime

3. crime

je vois se soulever mon espèce et je vois se soulever
le fragment d'os
tandis qu'une vibration différente
de la parole tremble dans la main de celui
qui le soulève
et le fait vibrer : l'idée première du crime
un nouveau carrefour de l'espèce
entre bien et mal
détachés comme des figurines de boue
du fond sec de la terre

après,
dans l'histoire, nous serons
les seules créatures
à être atteintes d'un trouble
d'espèce : éliminer nos semblables
à cause d'abstractions,
contrevenir à notre origine

4. *amour*

je vois la suite de la station debout et je vois le fléchissement
de l'un
sur le corps d'une autre comme sur un champ labouré,
sur une très blonde moisson

il déverse son âme toute neuve et tout
son petit environnement spirituel sur un corps de
sommambule

il s'incline devant
une créature blanche et celle-ci
est immense
et pleine
d'illusion et de grâce
est faite
de futur

mais lui craint d'être puni pour avoir joui de la nudité
d'une déesse – *elle brûla*
mais son cœur demeurait intact – froid
comme l'avènement
et la statue était immense, elle finissait

où l'air conduisait
les sons cardinaux d'oiseaux eux aussi
au cœur incombustible
et ils volaient limpides
dans le sens contraire de l'azur

et encore une fois – au-delà
de l'humaine endurance
à la douleur, encore
une fois – amour – à celle
qui t'est confiée par un dieu sauvage
qui lui écarte les vertèbres, lui ouvre
la cage thoracique en une manière d'éventail, de rose des
vents, déjà prête

à faire une autre chair d'avec sa chair
comme un être en plein vol quoique déchu dans la forme
close
d'un corps (oui, elle était entièrement sans défense
après, glissait
dans un sommeil artificiel
avec des couronnes de glace sur les cils)

5. la statue préverbale parle

je dépose à tes pieds ma couronne et avec elle
je dépose à tes pieds ma révolution
le front chargé d'émotion
et par tes yeux à nouveau me regardent
tous les morts de tous les âges, inconscients de tant d'amour

tu es si vigilant et merveilleux dans la masse solaire tu es
la proie
réversible,
chasseur avec
urne, flèche et hache
parmi les fougères blanches
jusqu'à la forme muette
de toutes les personnes qui n'ont point été

amour est le désir poignant de ne point finir
exhalé
des corps renversés
dans la douce imperfection du temps

6. *citoyenneté*

te voir dans cette perspective sans défense, Rome,
la laque jaune
du soleil sur le marbre des mausolées et toi ouverte
telle une mariée
tu es une histoire ensorcelée
une insubordination
du passé

sur l'étendue des forums,
où scintille l'œuvre de l'homme
comme scintillent les étoiles sur la mer

et les volumes de toutes les arches déposent
leur gloire sérieuse, à peine
désagrégée, sur le noir manteau de la terre noire

le Temps ici n'est point linéaire, il a la grâce du dernier vol
d'un goéland au-dessus de la mer renversée
de Maxence, avec ses courroies
maintenant la ruine debout
sur le fond de feu de la terre

ensuite nous nous sommes habitués aux goélands, à cette
contradiction reçue
de la mer, à cette muette
embouchure

sur les célestes retours
métropolitains et les lunes claires
de la route consulaire

7. focus : matériaux virtuels

je pense à toi, ma Chère, au cœur de la nuit, tu es Personne

Créature de l'esprit, ta figure
n'impressionnerait pas même la pellicule. Pourtant
ta pupille est l'ovule des morts
elle a la couleur du lait
très pur, l'œil
qui possède mon cœur comme mon cœur
possède
l'opacité du bronze, ne reflète
que la voûte étoilée de l'esprit

*Toi que sais-tu du jour, me disait-elle
regarde la grue qui provisoirement obscurcit le soleil les
cheminées l'élan vertical de la figure*
mais c'est de moi qu'elle parlait, ou plutôt de comment
elle m'imaginait. Ainsi
je demeure, vaincu par ce
que je suis quand je suis créé par ton esprit

je suis métallique tout comme du sang humain
voire une émission rationnelle, debout
du sang humain de la terre lancée
hors du Temps *pour te rejoindre, amour, qui que tu sois*

8. dans un espace étroit comme le cœur humain

même si le soleil est l'étoile mère d'un système, il a reçu de notre espèce un nom masculin : objet le plus évident et vital du ciel, il a été classé par l'esprit des habitants de la préhistoire dans la catégorie espèce divine – et dieu, selon l'imagination préhistorique, ritualise l'événement heureux d'être mâle

chiens blancs – par le soleil assiégés
chiens quasiment
faits de soleil
dans le seigle amer
crus et royaux et
blancsubmergés
dans les terrains de foot
comme au premier ciel
du paradis

chère lune, ambre blanc modifié
par la radiation d'une étoile, faille blanche
qui s'ouvre au cœur du couchant

si le coucher du soleil
est un grincement de joints et de foreuses
énormes, une traînée d'astres à travers les rayons venteux
effrayants
plongés au fond profond
de la mer et si la mer
est tout de même plus petite que ta douleur, chère lune
redeviens ovale
comme la fougue de la génération, viens
comme revient la rondelle
sur la pointe de l'axe terrestre
– ou la terre se tord, se retourne – ou tombe ou vole – c'est
la même chose –
vers les mers de feu du soleil, qui est désert,
inhabitable comme ta vie quand tu tombes du côté d'un ciel
de terre et mistral sur la mauve et la poussière du Circus
Maximus
tandis que l'empreinte d'un soulier humain

calque la cendre lunaire blanche
et quelque chose se dissout
dans un espace étroit comme le cœur humain et est semblable
à l'amour – mais choral

9. *genre humain*

voilà les résultats du travail qu'exprime un corps
après les phénomènes de l'évolution de l'espèce, voilà à quel
point d'abstraction va
la force des muscles et l'emploi
de l'intelligence, appliquée
aux formes du monde.
voilà comment se meut la vie d'un être humain, quels signes
il laisse après sa fin
sur les pentures de ciment et les canons
des beaux drapeaux¹
– et toujours cette serrure
installée pour protéger
sa messe privée, en son noyau
familial-périodique

1. Référence au poème *Le belle bandiere* de Pier Paolo Pasolini (NDT).

10. *singe lunaire*

la poésie n'est que ce
rebond sonore entre des angles blancs
de cratères préhistoriques – un vide calciné vissé au fond
de l'oreille humaine
comme la peau sur l'os

le chantier c'est la vie, l'or de la folie, toute la joie humaine

le poète est le singe lunaire. son corps
n'est jamais seul : transporté
de l'alvéole coulant
de la parole vers la cellule vide
de la parole, son corps
prend en soi
– physiquement entre ses yeux séparés –
le centre de la terre, métal liquide
composé
de la peine et de la joie
de tous

il sait seulement transformer en chant
le sang de l'espèce

bien que son corps soit une quelconque
entité close, sa masse s'avère en filigrane
être dissoute de l'intérieur par un phénomène de
combustion
tandis qu'il puise
dans la langue commune
de l'espèce, dans cette langue qui s'éloigne
comme un arc-en-ciel de lune
qui renaît des lieux de l'origine,
là où la langue sert à se retrouver ensemble
pour dire les choses, elle est seulement
compassion

Rome, 22-24 novembre 2012
Extrait de *Il bene morale* (2017).

Daniel Leblanc-Poirier

Sacré cœur de plasticine

Né en 1984 au Nouveau-Brunswick, Daniel Leblanc-Poirier est écrivain, auteur-compositeur et technicien en génie civil. Il a publié plusieurs recueils de poésie et il a été récompensé, entre autres, par les prix Félix-Leclerc et Jean-Lafrenière-Zénob du Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Il a aussi été finaliste aux prix Antonine-Maillet et Champlain pour son premier roman, *Le cinquième corridor*. Son dernier recueil, *Mélasse*, est paru aux éditions de l'Hexagone en 2020.

les escaliers gradués et les décubitus fumaient
dans les placards de la fellation
non je ne retenais plus les papiers dans le corridor
secret de la foire je sortais mon œuf
une fois par semaine pour les spectacles
mais à voir les personnes creuser
les fusillades dans les grabats
je savais que quelque part dans mes nids
se cachait le poivre du sourire
et de rattacher à tous ceux-là
les sangles enivrées de l'envolée
je portais moi-même une prothèse
que je ne connaissais pas

•

et entendant quelque part la glace craquer
quelqu'un avait brisé un os
et venait de franchir le mur
des polytraumatisés

avec des égoïnes les médecins avaient des sodiums
cicatrisaient les sèves dans le péroné

je savais mon calcul était natal
et quelque part les peaux s'infectaient
on sentait derrière les couleurs
des ambulances avoir des crevaisons

ce n'était rien de précis peut-être
un verre qui tombe par terre
mais je savais entendre les vibrations dans les rotules
et quelque part dans le ligament une fleur poussait

elle parcourait mon aile
évoquait une machine
à faire rouiller la levure
mon destin fier de mastiquer
les étoiles de ses narines
toucher du bout de la fontaine
la tache de rousseur
et les gravités spongieuses sur sa joue

elle regardait les épices
et cela lui plaisait elle cherchait
le sentiment éteint de l'année
et nous trouvions des chambres
de bain à ligoter
le sirop entre nos cuisses attachées
la lumière se promenait en canot
une sidéurgie de salive pour longer la muscade
qui se démaquillait dans son dos

•

et depuis elle les hangars
avaient blanchi de l'argent
son teint paraissait
mieux huilé qu'une farine
la tristesse poussiéreuse
fumait des astronautes
depuis elle et moi nous buvions du thé
dans des zones floues
et cela devenait pour moi
la chasse à l'arc d'une glissade d'eau
le massage abrillé d'un film
quand le matin attend avant de faire fondre
des métaux dans la porte

sous les tables les fourmis jouaient
aux toundras avec des façons blanchies

les lieux sentaient souvent le feu des pistolets rangés
dans le calepin des clés on trouvait le salon assis
à une table éloignée mangeant seul des rameaux
mais son veston était droit dans les fictions
et elles tombaient du ciel dans la fenêtre
rappelant les masturbations d'un sous-marin
de gras

•

elle prononçait son nom
et en disait moins quand
cela payait la dette
les leviers de la candeur
mangeaient du lard dans son aura
et je survolais des dossiers
avec les senteurs de l'homme à laver
avec les mains on savait toujours la rue
pour tracer le pas et cimenter la cave
c'était quelque part avec les yeux crevés du gars
et encore moi je marchais sur des orgies de caviar
c'était les sentiers pour trouver cachés dans un cœur
les testicules lents et étourdis du prêtre

je savais minou l'homme t'aimait
et tu trouvais dans sa senteur
un escalier
pour figurer la morgue en moi
mais quelque part dans les chandelles au jus
des sangliers tombaient
lorsque la pluie était barbouillée dans mes yeux

•

le froid des gruaux mendiait
j'étais de retour à la case départ
et mon amour je ne travaillais pas
sur le collet des yaourts
j'étais prêt
j'étais disposé à faire chauffer ma voiture
déplacer les trottoirs dans la visière
de mon poing pour lui toucher l'épaule

dès lors
l'hôpital n'était plus le même
les solutés étaient habités par des factures impayées
et les rangées de salive trouvaient refuge dans un stress
je le jure avec les maisons inhabitées dans ses yeux
on voyait des personnes infiltrer les angles
et toujours les personnels qui tournaient autour de l'homme
c'était presque des jeux de lilas
et lui avec un long stylo de territoire
fermait ensemble les disques réduits
des sauces

•

alors bonsoir maude
je n'ai rien d'autre à dire

je m'ennuie de toi
je t'aime

Jean Perron

Suite inédite

Écrivain, musicien et artiste visuel, Jean Perron poursuit inlassablement son travail de création. Il a publié 23 livres (treize recueils de poésie, neuf romans, dont deux romans jeunesse, et un recueil de nouvelles) en plus de participer à de nombreuses publications collectives et à des expositions en arts visuels. Compositeur et multi-instrumentiste, Jean Perron a créé entièrement et publié plusieurs albums de pièces instrumentales, de chansons et de poésie accompagnée de musique. Il réalise aussi des courts métrages, y compris des vidéos de certaines de ses compositions.

Émerger

dans la fraîcheur de l'eau sous le pont
on ne distingue plus l'usure des pierres

un corbeau trouve une faille où se faufiler
un passage où se reflète son plumage
sous le béton des trajets en captivité

une fille porte une robe de commencement du monde
de la couleur des fleurs sur les branches

des sons d'êtres vivants fusent de partout
résonnent jusque dans les nuages

mes pas trouvent leur cadence
en équilibre sur le fil de l'horizon
dans la beauté qui émerge
un instant
du néant

En arrière-plan

je mûris une composition dans ma tête
ce n'est pour l'instant qu'une piste de guitare
à suivre comme on se met à courir
pour la forme et pour le plaisir
plutôt qu'après sa vie

c'est une musique qui m'accompagne
je suis le seul à l'entendre naître
des notes se promènent avec moi partout
comme dans le bleu du ciel un nuage
en aigrettes de pissenlits s'effiloche

de retour chez moi je la joue cette musique
sur différentes guitares j'essaie des sons
j'ajoute ou modifie un accord

je l'ai encore dans la tête au soir
quand dans la rue à travers les rideaux de soie
les lueurs des lampes me rejoignent

Chez moi

dans le halo des derniers feux du couchant
avec un bruit familier
des camions nettoient les rues
comme chaque printemps
quelque chose d'apaisant se glisse dans l'air
au-dessus des toits la lune des fleurs éclot
la fuite du temps emporte tout
même les plus grands malheurs

par une fenêtre éclairée sortent des voix
des esquisses de dialogues
des mots qui se cherchent une musique
sur la portée des trottoirs et des astres

pendant que les camions vont et viennent
je vis dans l'œil des joies balayées
des meilleures chances semées à tout vent
je n'entre pas dans les cases des formulaires

je suis le patient zéro de l'émerveillement

Être au monde

d'un lampadaire voir la lumière
tressaillir
hésiter
s'éteindre avant même de s'allumer

mais quand l'ombre semble avoir le dessus
sourire en la voyant s'ouvrir comme une fleur
cette lumière bientôt suivie de plusieurs autres

aller avec les feux du soir
en harmonie
avec les dernières lueurs du jour
dans le concert des animaux du printemps
et des machines de la nuit humaine

aller sans se presser
sans compter les pas
humer la douceur du crépuscule
être au monde

Même endroit

tant de temps a passé tant d'années
si je me mets à en faire le compte
si je mesure la distance qui sépare
ce banc où je suis assis
et certains souvenirs au même endroit

pourtant si je ne fais que respirer l'air du printemps
un ruissellement en sourdine
quelques cris d'outardes entre les bruits de moteurs
à l'heure où un lampadaire s'allume
comme s'il invitait les bourgeons à éclore
je me sens dans le même espace-temps qu'avant

en fait il n'y a plus d'avant ni d'après
ni de moment présent
il y a la vie qui fredonne
quelque chose dans l'air se réjouit de ma présence
ensemble nous sommes encore là
et nous faisons partie d'une renaissance

Prendre l'air

à l'oreille du soir qui vient
murmurent quelques rares voitures
la noirceur serre le soleil dans ses bras

rien ne m'appelle à l'horizon
le printemps réside en moi
nous faisons quelques pas ensemble

je rentre mes mains
dans les poches de mon manteau
pas pour me réchauffer
mais pour ralentir

marcher au rythme des lueurs
celles qui s'éteignent avec le jour
celles qui apparaissent avec la nuit
au rythme surtout
des plus incertaines et des plus belles des lueurs
celles de l'espoir

L'autre rive

depuis bien longtemps une autre rive me suit
au-delà de la rivière de mes jours
c'est une mince multitude de lueurs
entre les nuages et les reflets
je la vois apparaître au crépuscule

ailleurs vivent d'autres gens c'est une évidence
mais pourquoi moi ici et eux là-bas
chacun est l'autre rive de quelqu'un d'autre

une multitude de signes de vie
de lieux réduits à des signaux indéchiffrables

l'énigme que nous sommes tous
les uns pour les autres et pour nous-mêmes
dans l'incertitude des lendemains
et des identités
en quête de points de repère

Braises

au fond du ciel les dernières traces du jour
je ralentis le tempo de mes pas
des adolescents lancent des roches dans l'eau
d'autres roches se font entendre sous mes pieds

au-dessus d'un terrain de baseball
s'allument les réflecteurs
et avec les nuages
s'effilochent nos uniformes d'enfants
chaque jour la partie commence pour certains
et se termine pour d'autres
les enfants aiment jouer à mourir et à revivre
mais les sacs à dos deviennent lourds de deuils

des cris volatiles ravivent la nuit
les braises d'un jour ensoleillé nous rappellent
que tout se consume
les bolides terrestres comme les météores

dans ses ramifications
avec ses colliers de phares
et ses bracelets de lampadaires
la ville se retire
peut-être pour pleurer peut-être pour aimer
peut-être pour jouer des airs inédits
une horloge ancienne sonne minuit
douze coups profonds un pour chaque mois

chaque heure est chargée
d'années d'anniversaires et de cartes du ciel
de constellations de langages
entre les battements fatidiques

parfois la nuit observe un moment de silence
et je l'observe avec elle
dans les lueurs des lampes de lecture
et les parfums des parterres
qui entrent par les fenêtres
par brassées de souvenirs et de rêves
et parfois la nuit se met à frémir
se joint à l'orchestre des petits bruits

doucement la pluie remplit les mots d'émotion
pleure à notre place quand il faut rester forts
un aboiement se fait de plus en plus lointain
et emporte l'appel à l'aide d'un enfant

mais je reste là à douter et à redouter
sans rien pouvoir retenir de ce qui s'en va
seule la beauté insiste pour rester
au cœur de la nuit recommence la vie
dans l'obscurité naît une autre journée
bien avant d'être visible à l'horizon
l'oiseau de nuit finit aussi par s'en aller
les premiers sons du matin traversent la pluie

Guy Marchamps

Ailes de carton

Guy Marchamps est né à Trois-Rivières. Animateur littéraire et culturel depuis 1980, il est cofondateur de la revue *Art Le Sabord* (1983) et organisateur de plus d'une centaine de rencontres littéraires et spectacles de poésie. Il exerce actuellement le métier de libraire à sa propre librairie L'Histoire sans fin. Il a publié près d'une vingtaine de livres de poésie dont *L'innommé* (prix Clément-Morin et prix Gérald-Godin de la ville de Trois-Rivières). En 2011, il a reçu le Prix à la création artistique du CALQ pour la région de la Mauricie. Il a fait paraître sept livres de poésie pour les enfants, dont le dernier publié à l'automne 2019 : *Le rhinoféroce, le cocodile et leurs amis* (Soulières éditeur).

Chute libre

Désolé, je n'irai pas au souper
je suis présentement en train de chuter
ce précipice est sans fond

Les nues m'ont laissé tomber.
Je tomberai sur la tête,
au mieux je tomberai sur un os
désolé, je n'irai pas aux noces

Je tombe hors du monde
je sonde la vacuité
il est toujours minuit moins une
depuis une éternité

Entre astres et désastres
je suis en chute libre
(ô liberté!)

Pas aux oiseaux pas aux anges
une lourde masse newtonienne
dans la gravité de la situation

Je tombe comme une bombe
tomberai-je sur la tête?
Désolé je n'irai pas à la fête

Avez-vous lu Tchouang-Tseu ?

Le facteur frappe à la porte
il me sort de mon sommeil
et aussi de mon fauteuil

Il me remet
un paquet éventré
de mes livres

Suis-je mes livres
ou sont-ils moi ?

Je retourne au fauteuil
réfléchir à la question
je me rendors

Et je rêve
de Tchouang-tseu

Ma langue

Ma langue est dans son antre
elle ne sort plus
elle n'en démord pas
elle ne me dit plus rien
sa grande réserve
de mots silencieux l'accompagne
dans son mutisme

Pendant que je dormais
elle a fait un nœud dans mes cordes vocales
l'huis des lèvres bien clos
elle reste dans son palais
faisant saliver
les glandes à vide

Elle me tait
elle me tient
j'entends un train au loin
qui s'en vient
battement de mon cœur
c'est
mon cœur
dans un matin rouge
de commencement du monde

À force de ne pas mourir

À force de ne pas mourir
il vivote à travers le piano de ses dents
il sifflote des airs glacials
il prend la licorne par les couilles
et la jette aux ordures
du ciel

À force de ne pas mourir
il rit comme un cinglé
pense-t-on dans les chaumières
il tient debout tout seul
comme un cadavre gelé
il passe l'Halloween
la nuit de Noël
et bois de la bière
dans un bénitier

À force de ne pas mourir
il décroche ses peaux
de rêves séchés
et les égraine
dans l'enclos des dindes
qui gloussent de plaisir

À force de ne pas mourir
il frétille comme un saumon
toute queue battante
dans la cascade de la nuit
il s'empêtre dans la gueule
de l'ours
celui qui t'attend toujours
au détour de l'amour

À force de ne pas mourir
il respire une montagne
et crée des avalanches
sur les pentes abruptes
du cœur
il met des guirlandes
à l'entrée en scène des thanatologues

À force de ne pas mourir
il creuse un canal
pour les bateaux fantômes
et crée des chansons de marins
afin qu'eux puissent mourir
en paix couchés seuls dans
les grains d'un silo géant

À force de ne pas mourir
il essaie de faire des jambettes
au soleil qui se lève
pour le narguer
il sermonne les étoiles
pour tous les trous noirs
dans sa mémoire

À force de ne pas mourir
il halète comme un chien fou
qui court après son ombre
il fouette les coquerelles
qui tirent son char d'empereur
du ridicule
il s'effondre dans les marches
du palais d'où sortent
des mots sanguinolents

À force de ne pas mourir
il sous-vit il sous-meurt
il soûl mort dans
un labyrinthe d'analyse
transactionnelle
il décortique l'enfance
avec des outils en plastique
il s'ouvre les veines
de dix heures à vingt et une heures
ne frappez pas
il est déjà par terre
un jus un verre d'eau une bière
mais ne touchez pas au whisky

À force de ne pas mourir
il joue au poche
dans les résidences poétiques
où l'on meurt dans de beaux draps
dans des lits littéraires
avec des médailles en Phentex

À force de ne pas mourir
il épluche des patates
sur les pages culturelles
des journaux nationaux
il étrangle de faux poulets
dans ses doigts de fée
des étoiles mortes

À force de ne pas mourir
il arpente le brouillard
en quête d'une réponse
d'un semblant de solide
d'un deux par quatre
d'une moissonneuse-batteuse
il attend le métro
dans un caveau à légumes

À force de ne pas mourir
il compte les pierres tombales
comme d'autres comptent les moutons
et la nuit vient toujours trop
tard pour ensommeiller
son âme perdue

Chaque caillou

Chaque caillou a
son histoire
ses cicatrices

Son langage
égale le silence

Crier ne sert à rien
s'est-il dit il y a
très longtemps

À tous les jours
il donne des concerts de roc
pour ceux qui savent
écouter

L'escalier

S'il y avait des ascenseurs
dans les poèmes
ça se saurait

Il faut prendre l'escalier
comme tout le monde

Mais attention
les marches sont souvent
glissantes

Ville

La ville souffle
avec ses bruits de moteur
et de machines
on entend le roulement
des pneus sur l'asphalte

Les lilas embaument
l'air
comme un thanatologue
conscientieux

Les pauvres cherchent
des canettes vides
et des restes de nourriture
dans les poubelles
les pissenlits et les bourdons
font bon ménage

Les hirondelles trissent
les pneus crissent
les tourterelles tristes
se sont tues

La joie est coincée
dans la gorge d'un chien
une bière dorée et fraîche
illumine la table
sous un ciel de grisaille
le temps est suspendu
dans un hamac éventré

Chanson d'Orphée

Je mettrai ma main au feu
le plus tard si cela se peut
la peau la chair les nerfs les os
je partirai sur ce vaisseau
transi de flammes, rempli d'oiseaux
je partirai sans dire un mot
sans escale, sans repos
la peau la chair les nerfs les os

Mon âme cachée écriin de cendre
habit de moine habit du tendre
j'irai là où le mystère
nous a promis nid de lumière
serai à nouveau inconnu
plus mort que mort, plus nu que nu
et dans le début d'un petit jour
je mettrai ma main au feu
pour qu'un soleil rallume tes yeux

Ne vous y fiez pas

Ne vous y fiez pas
je porte un masque
je suis à deux mètres de moi-même

Je suis un panda pandémique
une bête de cirque
je me regarde regarder les zombies
des zones rouges
la déshumanisation est commencée
l'air tourne en rond dans nos poumons
nos idées sont des galaxies qui approchent
dangereusement d'un trou noir

Nous portons tous un masque
à côté de nos pompes
mais sommes bien engagés sur la track

Nous fonçons vers ce murmure
rumeur de la peur
amour éventré
nous donnons notre langue au chat
et notre cœur à la science

Sur un fil de fer
nous apprenons à nous délester
heureux de ne pas tomber
nous piétinons les masques souillés
en oubliant qu'il y a des visages
à l'intérieur

Ta peau sur ma peau
est maintenant un vieux souvenir
ton magnifique sourire
est enfermé à double tour

J'avance dans la nuit
en fuyant le soleil
*Je marche à côté d'une joie
d'une joie qui n'est pas à moi*

Apprendre

La vie passe nous passons
mais ne passe pas ton tour
nous apprenons lentement l'inutile
ce qui n'est pas dicible
nous apprenons à nous taire
devant les éblouissements
de la lumière
elle se conjugue de mille façons
nous n'en avons jamais fini
d'explorer les nuits
qu'elle creuse à coup de mystère

La vie nous dépasse
nous demande de la suivre
nous prenons des chemins de travers
nous nous perdons dans une forêt de mots
pour le plus grand bonheur des oiseaux
qui jonglent avec consonnes
et voyelles

Nous apprenons lentement
très lentement
et le poème s'arrête ici
puisque deux cardinaux
tracent devant moi les arabesques
d'un langage perdu

Ailes de carton

Ils ont été bien décevants les hommes
les femmes aussi
ainsi je suis
si imparfait
– contredisant les lois de Darwin –
que je me demande
comment ce corps vibré
peut encore tenir

L'oxygène et la lumière
ont peut-être besoin de nous
pour contredire le vide?

Comment savoir sur les bancs
de la petite école
que tous les savoirs
s'avéreront
des non-savoirs?

La réponse questionne
sans cesse (ô Guillevic!)

Fanfaronnades peccadilles
dramas et larmes
de crocodile

Nous demeurons de petits enfants abandonnés

Le monde est trop vaste
la terre tourne trop vite

Même les mots miment
la victoire
du soldat inconnu

Seuls devant l'abîme
nos ailes de carton
se déchirent

Le vent emporte nos cris
dans des tourbillons sans âme

J'ai été

J'entre dans le futur
par une petite porte qui ne s'ouvre
ni ne se ferme
car il n'y a pas de porte.

Il n'y a pas de futur.
Je suis sorti
il y a longtemps.
Je suis dans ton passé
décomposé.

Dialogue

Nous écrirons encore
demain!

*Les lauréats du prix
Geneviève-Amyot 2021*

Avec des poèmes de:
Marie-Hélène Voyer

Bruno Lemieux

Rose Saudrais

Alycia Dufour

Le prix Geneviève-Amyot s'adresse à l'ensemble des poètes professionnels et amateurs francophones de toutes nationalités. Instauré en 2014 par le Bureau des affaires poétiques, en partenariat avec la librairie Pantoute et les Éditions du Noroît, il vise le rayonnement de la pratique poétique au Québec et au sein des nombreuses communautés francophones du Canada et de l'étranger. Les textes soumis doivent être des textes de poésie inédits, en prose ou en vers libres. Au fil des ans, l'organisation a souligné le travail des poètes Annie Landreville, Tom Morro, Emmanuelle Tremblay (2020); Kristina G. Landry, Joëlle Abed, Simon Douville (2019); Laurence Gagné, Marie St-Hilaire-Tremblay, Joanie Lemieux (2018); Caroline Louiseize, Joanie Lemieux, Émilie Turmel (2017); Marie Clark, Sara Dignard, Kim Doré (2016); Sonia Cotten, Laurence Olivier et Marie-Hélène Sarrasin (2015).

En 2021, les honneurs reviennent à Marie-Hélène Voyer (1^{er} prix), Bruno Lemieux (2^e prix), Rose Saudrais (3^e prix) et Alycia Dufour (mention), dont nous présentons ici les textes.

Alycia Dufour

La nuit est faite pour les petites filles folles

Alycia Dufour a vu le jour à Cap-à-la-Branche à L'Isle-aux-Coudres en 1996. Depuis, ses fesses se sont posées sur les bancs de l'université, ses pieds se sont plantés sur les scènes de la relève poétique de la ville de Québec et sa voix s'est fait entendre au sein du Collectif RAMEN. Maintenant, Alycia Dufour puise dans ses fables familiales et son imaginaire enfantin pour créer des pièces protéiformes explorant la filiation, la ruralité, la résistance et le corps queer.

Elle a reçu une mention au prix Geneviève-Amyot 2021.

la lune se lève la tête en bas
je me chavire aussi
sous le lit il y a
des valises à verrous
des fantômes en lingerie
je les salue puis je m'agrippe
à la flanelle fleurie qui me suffoque
ma gorge bourrée peluche je crache du pot-pourri
je tords les draps trempés de mes urines troubles
les jette par la fenêtre le vent s'en chargera
dans le couloir gorgé d'échos les coccinelles bavassent déjà
j'achète leur silence

la maison craque mais c'est pas nécessaire
je me fais peur toute seule
quand un jour rampe sous la porte fermée je crie
la nuit est faite pour les petites filles folles

•

ma mère n'a qu'une seule ride
elle l'a profonde et dure
pile-poil entre les yeux
ma mère m'a eue trop vieille pour s'en réjouir
m'a faite malavenante
comme elle a pu

à la brunante ma mère s'érige chicot pointu
pieds nus dans le fumier
elle ne fleurira pas

je me nomme fée tordue
j'ai le corps long
pauvre et noueux comme l'épinette
j'ai l'haleine piquante des visions héritées
chaque soir les corneilles
viennent s'endormir dans mon cou

•

ma mère moi les champs

sous les foulages de cent vies
ma mère et moi nulle part
sauf peut-être dans la somme
de nos ongles arrachés

nous n'apprenons pas à semer
car ici la terre ne se donne
qu'aux étoiles

j'ai voulu mes nuits jeunes
rondes et amères comme les merises qui éclatent sous mes
pieds
j'ai taché les heures molles de mes mensonges d'enfant salie
j'ai veillé pour la voir
paisible et pleine sous les ondées de lune
ma mère qui le jour
ne m'aime que de loin

Rose Saudrais

Fausse coupe

Rose Saudrais est née en 1999. Un bout de temps après, elle a commencé à écrire. Ses textes parlent de campings abandonnés, de mouches à fruits, de batailles napoléoniennes et de l'importance de choisir la bonne marque de porte patio. Elle complète un baccalauréat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, où elle codirige le comité de rédaction du magazine *Le Culte* depuis 2020.

Avec cette suite, Rose Saudrais a remporté le 3^e prix pour 2021.

peaux cernées
par la méthode
et agrafes s'additionnent comme
je compte un œil

•

il y a coudre des
fragments qui tranchent
sur le mur au travail
extrêmement lent de décomposition

je droite à l'angle du miroir découpe
carré de joue d'intérieur
au ciseau bricoleur
à carreaux

•

une joue
creuse comme une bouche

aiguille de métal pique
cuir de peau

la méthode est faite
de fourrure hypoallergène

•

je s'indure
s'aiguille se pince
épile et ouvre
la méthode

insérer ici :
une couture
une peau
un mot de trop
un tour de cartes raté

•

un regard
direction la trajectoire
lieu rectangle où les morceaux
de visage se
lient tectoniquement

un œil à droite et un œil devant
comme par magie

je rate les coupes
comme des tours de cartes et
je rate la joue

une fausse coupe ratée est une coupe

•

carte vide sur miroir carré

la repousse stalactite
de l'aiguille ou
de l'œil rond

une ampoule éclate
produit de la lumière

un très cillé grand œil ouvert d'un blanc cassé
ouvert comme
une porte

•

l'image n'échoue pas
c'est pire elle
manque peut-être

une retaille
peu élasthanne
laissée à couler pendant que les vêtements
se sauvent

ici: piger une carte

l'illusion rate
accident
ou complot?

•

l'aiguille troue au centre de l'eau

je mesure la peau lisse
dans le miroir lisse
égalisé

résultat du miroir :
une vive impression
couleur d'œil à multiplier
sur le mur
comme un échantillon

•

la joue dure
l'œil rayonne la joue et
l'aiguille est coudée

tissu doux de carrés
se défile

l'agrafe saute
le tissu s'ouvre craquement
le décalage s'expose

•

une porte s'ouvre en carton
sur l'erreur

il ne reste rien à mettre
sinon une coupe en biais plus haut
ou quelque chose qui fait joli

mais la coupe est fausse
chaque fois le carreau se montre

la solution est très simple
essayer jusqu'à rater

Bruno Lemieux

Nos marées intérieures

Bruno Lemieux est professeur de littérature et de communication au Cégep de Sherbrooke. Il est le cofondateur du Prix littéraire des collégiens. Au fil des ans, il a animé de nombreuses causeries littéraires, collaboré à des revues et dirigé la programmation des Correspondances d'Eastman. Sa poésie est publiée aux Éditions du Noroît.

La suite de Bruno Lemieux a remporté le 2^e prix pour 2021.

le fleuve et les cormorans semblables
à des bateaux
les pluviers sur la berge
leur vacarme arrêté
s'élancent dans l'air
des vrilles
des rochers immémoriaux
offrent leurs arêtes aux langueurs de l'eau
ma présence y change si peu
mon regard
s'accorde à la plénitude

d'autres espaces sous les paupières
des montagnes aux abrupts abords aux plateaux secrets
à la voussure
et le crayonné sombre des bois
sous les frises verdoyantes
les vallons les champs et le bruit étouffé des machines

se souvenir les yeux mi-clos
des gestes et du sel
l'odeur musquée des corps
derrière la maison entre le hangar
et le lointain

sur le rivage
les troncs échoués délavés
s'abattent la pluie
les trombes salines les lames
et tu veux prendre la mer à même le ciel
les faire se rejoindre
sur ta peau les nuages
se défont

tu scrutes la surface
auscultes les masses immobiles
l'érosion lente des pierres
où l'onde trace
la frontière du sol et de l'eau
m'invite à te suivre

ces mouvements inlassables
respiration
pulsations du sang dans nos corps
un jour cesseront
ces marées intérieures
les chants des oiseaux à venir
et des arbres nouveaux dans l'octave des vents
transporteront
imperceptible une sève
un assèchement

un souffle disperse
carapaces et squelettes délicats
plumes ensablées
rubans de varech sur la grève
coquillages

les stèles épaillées et leurs stigmates
de mousses de blanc-manger de flanelle de fièvre
de chagrins pareils
aux labeurs
pareils aux joies secrètes ardentes ou ravageuses

ainsi qu'une étoffe
deux fois retournée deux fois recousue
je dévide chemin auprès de toi
peu importe les mots
nous habitent les images
et la tombée du jour saluée par les oiseaux
s'accomplit

Marie-Hélène Voyer

Sous les combles

Née au Bic en 1982, Marie-Hélène Voyer est détentrice d'un doctorat en études littéraires (Université Laval) et enseigne la littérature au Cégep de Rimouski. En 2018, elle a été finaliste pour le Prix de poésie Radio-Canada et pour le Prix des libraires du Québec avec son premier recueil, *Expo habitat* (La Peuplade). Elle a également publié l'ouvrage *Terrains vagues. Poétique de l'espace incertain dans le roman français et québécois contemporain* (Nota Bene). Dans ses chantiers d'écriture actuels, elle s'intéresse à la mémoire et à l'oubli. Elle travaille présentement à un deuxième recueil de poésie et à un essai littéraire.

Marie-Hélène Voyer est la lauréate du 1^{er} prix Geneviève-Amyot 2021.

Cachées sous les combles
dans un grenier peuplé d'oiseaux
nous cherchons des images blanches
des portraits insoutenables

Nous devinons partout des persistances pâles
des joies terrées

Dans la peau trouée de nos gestes
nous espérons une apparition
une clarté sans nom

Nous ne sommes rien
que des corps creusés d'ombres
Les greniers accueillent nos restes inconsolables

Nous figeons parfois frappées de stupeur
devant la somme d'objets dérisoires
qui s'entassent devant nous
comme une récitation de blessures :

boîtes de dévotion, maisons de poupées,
bagues de foi, brassards de communion,
trousseaux rongés, vierges d'accouchées,
coiffes de sainte Catherine, guêpières de guédailles,
robes d'enfirouapeuses, fourrures informes
fuseaux, rouets, soufflets, icônes de bois, jésus de cire,
statues de carême, catins démembrées,
images pieuses aux visages effacés

Nous dansons avec les robes de nos mères
leurs dentelles emprisonnent
leurs souffles et leurs sueurs
Nous portons sur nous l'odeur des mortes

Accoutrées de mauvais chapeaux et de fourrures mitées
nous rejouons en boucle
nos généalogies secrètes

Nous devenons tour à tour
des nonnes et des mauvaises filles
nous offrons l'eucharistie
de nos poitrines plates
à nos poupées de porcelaine

Déguisées en accoucheuses ou en faiseuses d'anges
nous plantons des cintres
des aiguilles à tricoter
dans nos ventres avides

Sous une ampoule faible
dans un nid de draps et de suaires
nos mères dorment entassées et muettes

Nous assistons chaque jour
à leur lent bleuissement

Blotties dans leur odeur sèche
et dans les relents de boules à mites
nous feuilletons près d'elles
des albums remplis de portraits arrachés

Certains jours leurs voix grondent et pestent :
Ici s'entassent des vies empruntées
des mémoires contrefaites
de la pâture pour écornifleuses
Fuyez, petites folles, vous ne savez pas
de quoi nous sommes les revenantes !
À l'heure de dormir
leur colère s'essouffle et s'efface
Il y a longtemps que nos mères nous bercent
de contes inquiets et de faims pâles

Leurs voix sont des eaux noires
qui nous noient et nous recrachent
chaque matin sur les rives
d'une mémoire impossible



XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



écrits
des
forges

La poésie, c'est tout.



ecritsdesforges.com

BEAULIEU , Germaine	Derrière la nuit
CHATILLON , Pierre	Un voyage d'hiver
COLLECTIF	Lèvres urbaines #51
LETARTE , Geneviève	Mes ailleurs
PELLETIER , Mario	Chants de nuit pour un jour à venir
POZIER , Bernard	Écrits des Forges 50 ans de poésie 1971-2021
SOLÍS-OGARRIO , Claudia	Temps de récolte / Tiempo de zafra
TRUDEL , Alexandre	Du feu dans toutes les flammes

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9
Tél.: 819.840.8492 – ecritsdesforges@gmail.com

revues culturelles québécoises



ARTS VISUELS - CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES - CRÉATION
LITTÉRAIRE - ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MEBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD I - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVENIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS
HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE - LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE
THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SORM THEORIES ET
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

réseau québécois

sodep
revues
culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA

mœbius - BALADO

Mœbius est une chambre d'échos pour la création littéraire contemporaine. Des entrevues et des chroniques poursuivent la réflexion de chaque numéro dans *Mœbius-balado*.



via

EN COLLABORATION AVEC



À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

revuemoebius.com/moebius-balado

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Madeleine Monette
Pedro López Adorno
Michel Pleau
Maria Grazia Calandrone
Daniel Leblanc-Poirier
Jean Perron
Guy Marchamps

dialogue

Nous écrivons encore demain !
Les lauréats du prix Geneviève-Amyot 2021

Avec des poèmes de :
Marie-Hélène Voyer, Bruno Lemieux, Rose Saudrais
et Alycia Dufour

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.S.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>